

faire disparaître, si l'on voulait que la révolution réussisse. L'Empereur alors n'était plus qu'un jouet entre les mains des Chinois, et qu'ils auraient fait disparaître, le moment venu. Ces calomnies habilement répandues, jusque dans les plus petits marchés, avaient fort surexcité l'esprit des populations ; tout le monde détestait l'Impératrice et souhaitait sa mort. Le terrain était bien préparé pour une révolution générale. Yu-Man-Tzé était au courant de tout ce qui se tramait à Pékin et je me souviens encore des paroles qu'il me dit à Yin-Ria-Ché au plus fort de la persécution : « Aujourd'hui la mère de l'Empereur a été tuée à Pékin ». Comment aurait-il pu le savoir d'une façon aussi précise, s'il n'avait été au courant de toutes les intrigues et de toutes les menées de cette révolution.

Mais à Pékin les événements n'avaient pas tourné comme les révolutionnaires l'espéraient ; l'Impératrice prévenue à temps put inviter des soldats qui lui étaient tout dévoués, mit la main sur l'Empereur et punit les coupables. Pendant plusieurs jours le sang coula dans le palais impérial ; on dit que 3.000 ennues furent alors égorgés, puis l'Impératrice, maîtresse de la révolution, prit la direction des affaires, ne laissant à son fils que le titre purement nominal d'Empereur.

La Révolution vaincue à Pékin ne pouvait plus éclater dans les provinces. — Les mandarins, surtout les plus compromis, pris de peur, se rangèrent au parti de l'Impératrice. — En Chine plus que partout ailleurs la raison du plus fort est toujours la meilleure et peu à peu tout rentra dans l'ordre.

Cette Révolution avortée m'a mené un peu loin de Long-Chouy-Tchen, mais cette digression était nécessaire pour vous faire comprendre à quels dangers ont échappé nos chrétiens et combien il était difficile de m'arracher des mains de Yu-Man-Tzé.

Dès le mois d'août les meneurs avaient envoyé des gens sûrs et dévoués à Louy-Choing-Tchen. Ces gens avaient pour mission d'exciter Yu-Man-Tzé à la révolte et de l'empêcher par tous les moyens de faire la paix, dans le cas où il accepterait les conditions que lui proposaient les mandarins. Il en était venu du Pou-Pu, du Pou-Lan, du Kong-Tchéou et du Yum-Nam. Dans ces provinces, on l'attendait avec impatience et le peuple devait s'y soulever en masse à l'arrivée du Yu-Man-Tzé. Une fois entouré par de pareils conseillers, il était bien difficile que Yu-Man-Tzé fit la paix : adulé, excité, encouragé par les chefs de la franc-maçonnerie de cinq provinces, il se crut tout permis ; le démon de la gloriole s'empara de lui et il résolut de se mettre en marche. Le plan était simple : exterminer tous les chrétiens de la province, puis envahir les autres provinces et conduire solennellement le nouvel empereur à Pékin.

Yu-Man-Tzé devint alors méconnaissable ; cet ancien porteur de charbon prit des poses de dieux ; tout le monde devait faire la grande génuflexion avant de l'approcher ; il ne parlait plus que par sentence et d'un ton impérieux ; tout devait fléchir, tout devait céder devant lui. Sa femme aussi divaguait ; elle se croyait déjà future impératrice, et je n'ai jamais pu m'empêcher de sourire en